Filippo Anfuso, *Du palais de Venise au lac de Garde*,
Paris, Perrin, 2017, 457 p.

Gilles Ferragu

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/9687>

DOI : 10.4000/cdlm.9687

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2017

Pagination : 339-341

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Gilles Ferragu, « Filippo Anfuso, *Du palais de Venise au lac de Garde*, Paris, Perrin, 2017, 457 p. », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 95 | 2017, mis en ligne le 15 juin 2018, consulté le 20 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/9687> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.9687>

Ce document a été généré automatiquement le 20 janvier 2021.

© Tous droits réservés

Filippo Anfuso, *Du palais de Venise au lac de Garde*, Paris, Perrin, 2017, 457 p.

Gilles Ferragu

- 1 Dès les premières pages de son avant-propos, Filippo Anfuso se présente comme un homme sans illusion, « un fasciste en fuite, un criminel » : détenu à Fresnes, incertain de son avenir (la prison, la peine de mort ?) il n'écrit pas seulement pour donner sa version des faits, mais, très pragmatiquement, pour gagner sa vie en vendant ses souvenirs. Car l'homme n'est pas n'importe qui : cet ancien journaliste devenu diplomate, fut, jusqu'à la fin, l'un des fidèles de Mussolini, dont il continue, jusque dans sa cellule, à défendre la mémoire. Édité par l'ambassadeur Maurizio Serra, qui avait déjà publié chez le même éditeur le journal politique de Galeazzo Ciano, l'autre grande figure du diplomate fasciste, ce récit constitue déjà un témoignage d'une immense valeur pour quiconque voudrait saisir les dynamiques en œuvre dans la politique mussolinienne. Dans sa préface au style enlevé (Mussolini y est ainsi qualifié de « *Nietzschéen de province* »), Maurizio Serra dresse le portrait d'un homme et d'une époque : la synthèse est magistrale, du *ventennio* au naufrage de Salò, et surtout, elle permet au lecteur d'appréhender le parcours professionnel et politique d'Anfuso à la manière d'un Plutarque et de ses *Vies parallèles*, puisque, très logiquement, c'est à la figure de Ciano que Serra revient à titre de comparaison. Et la comparaison s'avère légitime : les deux hommes se croisent, s'apprécient, mais finissent par diverger. M. Serra livre toutefois plus qu'une synthèse, et analyse, de manière critique, les propos d'Anfuso. C'est ce qui fait de cette préface une lecture plus que nécessaire avant d'aborder le texte lui-même.
- 2 Dans ce long récit, rédigé primitivement en français puis traduit en italien, Anfuso retrace, depuis 1936, son parcours diplomatique au service du régime fasciste. Après plusieurs postes en Allemagne, il devient chef de cabinet de son ami Ciano tout juste nommé à la *Consulta*. Il est alors un conseiller important, qui assure également des missions discrètes réservées aux fidèles (une mission auprès de Franco en pleine guerre

civile, une autre à Vienne dans la préparation de l'Anschluss...). À ce même poste, il est de toutes les grandes crises diplomatiques de l'entre-deux-guerres, et suit, dans la guerre, les méandres et les impasses de la diplomatie mussolinienne. Dans une formule élégante (p. 239), Anfuso résume sa propre impuissance à définir une politique qui, progressivement, le déroute : « la mission apparente du diplomate est de suivre le caractère humain jusqu'au moment où il parviendra à l'adapter aux intérêts qu'il sert et représente. [...] Je n'ai jamais réussi à la mettre en pratique ». Exfiltré à la légation de Budapest à partir de 1941, sans doute pour prendre du champ par rapport à un Ciano de plus en plus critique, il est pourtant rattrapé par la crise de juillet 1943, la déposition de Mussolini, puis sa libération par les Allemands : sommé de choisir, il opte, depuis Berlin, pour le duce « jusqu'à la mort » (p. 294), première étape vers la République sociale italienne de Salò, et la déchéance inévitable. Salué « comme un corbillard dans une rue brûlée par le soleil » (p. 317), il quitte la Hongrie pour gagner le dernier carré mussolinien, où il conclut sa carrière de diplomate comme sous-secrétaire aux Affaires étrangères d'une République sociale improbable.

- 3 Dans un style ample, brillant, où les formules abondent, littéraires et assassines, le hiérarque, devenu un proscrit, parcourt la décennie fasciste. La première scène est, à l'aune de l'ensemble, très travaillée. Anfuso évoque une entrevue avec Hitler de 1936, où ce dernier, avec un art consommé de la mise en scène, entend convaincre Ciano, et l'Italie, de la légitimité de ses prétentions sur l'Autriche. Le diplomate se double ici de l'écrivain, attentif au personnage Hitler et au décor autant qu'à l'enjeu politique de la rencontre. Ce regard double caractérise l'approche d'Anfuso, et rend son récit, sinon objectif, du moins plaisant. Après l'ouvrage de Christopher Duggan¹ qui entreprenait de relire l'histoire du consensus face au fascisme à la lumière des récits de témoins anonymes, cet ouvrage massif éclaire le fonctionnement de l'adhésion au fascisme jusqu'en 1943 et au-delà. Si l'analyse de Renzo de Felice demeure incontournable, les mots d'Anfuso, après d'autres, en dessinent des contours plus heurtés. Le consensus se forge au confluent de sentiments très variés, entre fidélité, dépit, germanophobie et latinité exacerbée... La rencontre avec l'ambassadeur anglais Henderson à Munich, en 1938 (p. 93-94), et cet œillet – arboré par le diplomate britannique par élégance, et assimilé, par son homologue italien à un signe subversif, signe dont il explique que la délégation italienne entière le porte en secret – témoigne des ambivalences du personnage à l'égard des Allemands. À cet égard, le rapport entre Mussolini et Hitler est constamment questionné, analysé, pensé : fasciné par « l'intuition infaillible de politique latin » (p. 95) de Mussolini, Anfuso en fait un augure, capable de lire l'avenir en lisant le cœur des hommes au pouvoir... mais un augure qui s'égare par excès de confiance en ses compatriotes (p. 408). Une bonne illustration de ce que Weber appelait le pouvoir charismatique. Cette fascination perdure jusqu'à l'épisode de la République sociale de Salò et même après : partisan d'un fascisme « humain et romain » (p. 13), Anfuso attribue à la seule Allemagne la responsabilité de tous les crimes du fascisme, imposés à un Mussolini dépassé. Sa dévotion au dictateur est également une manière de questionner les circonvolutions de l'idéologie fasciste (qu'Anfuso considère comme contaminée par la « germanité ») et surtout ses crimes : tant pour les politistes que pour les historiens, ce récit apologétique constitue donc un document majeur sur l'esprit partisan, à l'aune des thèses de Carl Schmitt.
- 4 Anfuso fut-il alors un fascisto-résistant comme il y eut des vichysto-résistants ? L'homme est fasciné par Mussolini à qui, jusqu'à la fin, il conserve sa fidélité comme « défenseur de la bourgeoisie européenne » (p. 417) et hostile, viscéralement, au

nazisme, regrettant que le fascisme s'y soit « noyé » : plus que conformiste, il porta l'esprit du consensus fasciste jusqu'à un extrême qui l'associa à l'hitlérisme. Alors certes, cet ouvrage, rédigé dans la prison de Fresnes en attendant une extradition vers l'Italie, peut être assimilé à un plaidoyer comme à une discrète tentative de réécrire l'Histoire. Mais tel quel, il s'agit d'un témoignage important, qui, par les prestiges du style comme par la densité des analyses, éclaire d'un jour autre l'expérience fasciste, et ce jusqu'à Salò.

NOTES

1. Christopher Duggan, *Ils y ont cru. Une histoire intime de l'Italie de Mussolini*, Paris, Flammarion, 2014.
-

AUTEUR

GILLES FERRAGU

Université Paris-Nanterre
ISP